

Et que dirait M. Renan, si on lui montrait, non pas seulement une race sauvage, mais plusieurs races sauvages parlant une langue au moins aussi belle, pour ne pas dire plus belle que n'importe quelle langue sémitique ou indo-européenne? En présence d'un tel phénomène, changerait-il de sentiment, ou bien, parce qu'il est initié aux lois de la philologie comparée et à la théorie générale de l'esprit humain, persisterait-il à ne voir là qu'une fiction contradictoire?

Qu'il prit ce dernier parti, nous n'en serions pas très-étonnés.

Car, hélas! on peut s'attendre à tout d'un homme pour qui les vérités les plus saintes et les plus incontestables, ne sont que des imaginations et des mythes; d'un homme qui, entiché d'un système, s'efforce de faire passer pour autant de réalités les vaines inventions de son esprit, et ne voudrait rien moins que substituer son propre enseignement aux enseignements que Dieu lui-même a daigné nous donner dans ses saintes écritures.

Mais quant à ceux d'entre les philologues qui ne mettent pas leur propre esprit au-dessus de l'esprit de Dieu et de son Eglise, nous sommes assurés d'avance qu'ils ne manqueront pas de trouver dans les langues sauvages d'Amérique ce que M. Renan admire si fort dans celles des races civilisées, et qu'il appelle un *signe de noblesse, et comme une première philosophie*. Frappés de la prodigieuse fécondité de ces langues, ils rendront gloire à Dieu qui seul a pu en être l'auteur, et ils se demanderont à eux-mêmes, si les diverses nations qui les parlent ne porteraient pas, elles aussi, en elles-mêmes la germe des progrès futurs; s'il est bien certain qu'un peuple sauvage l'a toujours été et le sera toujours, s'il est nécessairement sauvage et ne peut cesser de l'être, et si une nation civilisée ne pourrait pas tomber dans la barbarie et dans l'état sauvage.

Un membre de l'Institut de France, honoré par le gouvernement de plusieurs missions scientifiques, auteur de plusieurs ouvrages, ayant à son service les presses de l'imprimerie impériale, entretenant une correspondance active avec les savants du monde entier, et pour tout dire, en un mot, M. Renan! pourra, sans grande témérité, s'aventurer à énoncer certaines propositions du genre de celles-ci:—*Les langues des races sauvages ne sauraient entrer en parallèle avec celles des races civilisées. Imaginer une race sauvage parlant une langue sémitique ou indo-européenne, est une fiction contradictoire. Chez les nations sauvages, la langue se morcelle en une multitude d'idiomes aussi vagues et aussi mobiles qu'ils sont bizarres et incohérents. Les langues américaines ne méritent pas de fixer l'attention des linguistes, attendu qu'elles ne sont qu'un composé de cris discordants.*

M. Renan est à peu près assuré de ne pas trouver un seul contradicteur parmi ses confrères de l'Institut, dont, quelques-uns peuvent, comme lui, posséder un certain nombre de langues sémitiques ou indo-européennes, mais dont aucun, probablement, ne connaît guère les langues du nouveau monde. A plus forte raison n'a-t-il rien à redouter du commun des lecteurs, et peut-il espérer qu'en matière de linguistique sauvage, ses assertions les plus gratuites passeront sous les yeux du public sans soulever la moindre difficulté et sans exciter le plus léger soupçon sur leur exactitude. Qui en effet, connaît en Europe, les langues, par exemple des naturels de l'Amérique Septentrionale, le Sionx, le Potawatomis, le Illon, l'Iroquois, l'Algonquin, l'Abénaquis, le Micmac, le Neskopi? Tout ce que nos savants transatlantiques peuvent en savoir, ils l'ont puisé malheureusement d'ordinaire, dans des sources bien peu sûres, c'est-à-dire aux renseignements nécessairement très-inexactes des voyageurs et des touristes. (1)

Cela étant, M. Renan croit pouvoir, tout à son aise, déverser son arrogant mépris et sur les races sauvages et sur leurs idiomes.

Si la chose ne tirait pas à conséquence, c'est-à-dire, si la reli-

gion elle-même ne se trouvait pas attaquée, nous aurions continué à garder le silence et à contenir l'envie que nous avons depuis longtemps de causer un peu de confusion, s'il est possible, à cet inqualifiable présomptueux, dont l'orgueil s'accroît d'heure en heure; et qui, tout récemment, vient d'épouvanter le monde chrétien par ses blasphèmes contre la personne adorable de notre divin Rédempteur, dans une nouvelle éclabration malheureusement devenue trop fameuse. Car, il ne faut pas s'y tromper, dans cette question assez futile, en apparence, des langues sauvages, la religion, la foi elle-même est en jeu. En effet, la foi repose sur la parole de Dieu comme sur son fondement; mais, si ce fondement est ébranlé, tout l'édifice s'écroule. Or tel est le but des efforts de nos modernes rationalistes; ils veulent à tout prix renverser de fond en comble la religion révélée; et, pour réussir dans leur dessein criminel, ils emploient toutes les ressources de leur esprit et mettent à contribution toutes les sciences et découvertes modernes, dans le chimérique espoir de trouver en défaut la vérité de nos Saintes Ecritures et de saper ainsi l'édifice par sa base. Ainsi, pour nous borner à un seul exemple, afin de ne pas sortir de notre sujet, c'est un fait incontestable, puisqu'il est appuyé sur le témoignage exprès de l'Ecriture, que tous les hommes répandus sur la surface du globe, descendent de Noé, et, par Noé, remontent jusqu'à Adam. Mais voici le philologue Renan qui, enfilé de son érudition germanique, traite ce fait divin de fiction; pour mieux réduire ses lecteurs; il s'élève à de nébuleuses considérations philosophiques sur la différence essentielle qui existe, prétend-il, entre les races sauvages et les races civilisées, entre le langage des uns et le langage des autres. C'est alors que ses adeptes l'applaudissent à l'envie. "Voilà, s'écrie l'un d'eux, (Francisque Sarcy), avec une sorte d'enthousiasme mêlé d'attendrissement; voilà un homme vraiment admirable; où trouvera-t-on un savoir si étendu, un esprit si large, une intégrité si parfaite? Que de longs travaux, que de patientes recherches faites avec un amour infini de la vérité!" Tel est le ton d'un des nombreux panégyristes de notre héros; par cet échantillon, on peut juger du reste.

Les seules sources où l'on puisse puiser en sûreté des renseignements exacts sur nos langues américaines, ce sont les écrits des missionnaires. Outre les missionnaires, il y a encore des auteurs dont on peut consulter les ouvrages avec fruit. Tels sont, entre autres, les P. P. Lafitau et Charlevoix qui vinrent passer au Canada plusieurs années dans le but d'étudier, à l'aide des missionnaires, leurs confrères, l'histoire, les mœurs, et la langue des différentes tribus sauvages. Qu'on lise ces deux derniers, par exemple, et on remarquera qu'ils sont loin d'être aussi dédaigneux que nos modernes critiques; l'un et l'autre trouvent même l'occasion de distribuer ça et là des éloges, soit à des individus isolés, soit même quelquefois à des tribus entières, et certes leurs appréciations valent bien celles des Ethnographes d'aujourd'hui, tout comme aussi, n'en déplaise à M. Renan, quoique leur ton soit plus modeste, ils n'en sont pas moins bons linguistes et moins bons philologues.

Nous appuyant donc sur l'illustre auteur de l'histoire de la Nouvelle France, sur l'auteur non moins illustre des *Mœurs des sauvages d'Amérique* et sur plusieurs autres écrivains estimables, dont quelques-uns ne sont malheureusement pas assez connus, nous espérons réhabiliter les peuples sauvages dans l'estime de ceux que la lecture des philosophes modernes auraient égarés. Dans ce dessein, nous tâcherons de réhabiliter les langues sauvages elles-mêmes dans l'esprit de ces philologues.

Si l'on jette les yeux sur la carte de l'Amérique du Nord, on y remarquera dans toutes les directions et presque sur tous les points, des noms géographiques de langue iroquoise ou algonquine, preuve évidente de l'extension prodigieuse de ces deux langues et de l'importance des nations qui les ont parlées. Quand Jacques-Cartier fit la découverte du Canada, les deux rives du St. Laurent étaient habitées par des tribus de langue iroquoise. On retrouva plus tard cet idiome dans les pays qui vinrent occuper les colonies parties de Suède et de Hollande; et s'étendait sur tous les bords du lac Érié, du lac Ontario, et allait même bien loin au delà du lac Huron. C'est déjà un préjugé favorable pour une langue qu'elle ait une grande diffusion et soit entendue d'un grand nombre de peuples. A cet égard, la palme peut être revendiquée par les sauvages de race algonquine. Car, à l'époque de Christophe Colomb, il n'existait peut-être pas de langue vivante soit sémitique soit indo-germanique qui fût aussi répandue que l'était alors et l'a été longtemps depuis, la langue de cette nation. (1)

Revenons maintenant à M. Renan; voici ce qu'il dit à la page 151 de son ouvrage déjà cité: "Quant aux races inférieures de l'Afrique, de l'Océanie, du Nouveau-Monde, et à celles qui précédèrent presque partout sur le sol, l'arrivée des races de l'Asie cen-

(1) L'amour de la vérité nous impose un pénible devoir en nous obligeant à prémunir ici les linguistes d'Europe contre certains documents qui leur viennent de l'autre côté de l'Atlantique. Nous ne voulons nommer personne; mais combien n'en pourrions-nous pas nommer, de ces prétendus savants de notre nouvelle hémisphère qui s'avisent de parler de choses qu'ils ignorent, et qui, partout, tombent dans les fautes les plus grossières? Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, souvent, leurs bévues font le tour du monde, passant partout pour autant de vérités. Les hommes les plus éminents acceptent non-seulement sans défiance, mais avec enthousiasme, ce qu'ils s'imaginent être de précieuses découvertes pour la science, et ils se donnent une peine infinie pour tirer le meilleur parti possible du faux trésor qui leur arrive de l'autre côté de l'Océan. Et de là, que de systèmes ruineux construits à grands frais et au prix de sueurs et de veilles qui auraient pu être mieux employées! C'est de la sorte, apparemment qu'aura été induit en erreur un très-estimable écrivain, dans un article intitulé: *Parenté du Japonais avec les langues tartares et américaines*, et publié dans les *Annales de Philosophie Chrétienne*.

(1) Voyez Châteaubriand, Voyage en Amérique.